

OCTEVILLE, GÉRALD ET ÉRIC

SCÈNE 1 : BÂBORD, TRIBORD

La transmission aura lieu dans neuf mois. Au volant de la moissonneuse-batteuse de Gérard Adam, Éric Boemare, 40 ans, se trompe encore fréquemment. Les pédales, il maîtrise. C'est le vocabulaire qui patine. « Bâbord » et « tribord » refluent naturellement au bout de ses lèvres. À force de sillonner les océans, ce capitaine de marine marchande, en reconversion aujourd'hui dans l'agriculture à 10 kilomètres du Havre, a pris le pli. Le crâne légèrement dégarni, mais la tête bien faite – une maîtrise de physique à son palmarès –, il pressent que sa langue va encore fourcher, mais c'est plus fort que lui. Les réflexes du matelot sont tenaces. Ce qui ne manque pas d'amuser son mentor. Silhouette baraquée et mains puissantes – de vraies pelles ! – Gérard, 66 ans, prend un malin plaisir à relever, pince-sans-rire, ces lapsus maritimes. Qu'il confie à Éric les clés de sa « mois'sbat », le phare de toute exploitation, « *ce n'est pas rien* », se réjouit ce dernier : c'est un geste emblématique, un gage de confiance dans le milieu agricole. Une sorte de prélude au futur passage de relais.

SCÈNE 2 : UN BEL HORIZON

Éric apprécie son nouvel horizon. Quand le soleil de septembre perce entre deux ondées, les terres fertiles et arrosées de la pointe de Caux sont paisibles. Il hume la sérénité de ces cinquante hectares de campagne légèrement vallonnée du plateau d'Octeville-sur-Mer, l'un des plus gros bourgs de Seine-Maritime. Les parcelles sont dédiées aux céréales (maïs

grain et blé), aux féveroles et aux pommes de terre. Au milieu flotte un îlot de tournesols. « *J'ai de la chance* », ne cesse de se répéter Éric. Jamais il n'aurait imaginé qu'un agriculteur « *né les bottes aux pieds* » décide de passer la main à un « *non pay-san de 40 ans* » comme lui. Il n'en revient pas. Car sur cette zone qui résiste mollement au grignotage urbain, la surface disponible est une denrée rarissime. Et la pression foncière est telle que le prix moyen de l'hectare agricole s'est envolé à 17000 euros. À part les « gros » et les « déjà installés », qui peut prétendre y accéder ? « *En sortant de ma formation agricole théorique, à Yvetot, il y a deux ans, j'étais certain qu'il n'y aurait rien pour moi ici*, raconte Éric. *Alors pouvoir m'installer, en prenant la suite de quelqu'un qui fait tout pour me faciliter le montage financier, c'est inespéré. Un don du ciel !* »

SCÈNE 3 : FRANCHIR LE PAS

Comment Éric a-t-il fait la différence là où tant de candidats à la reprise ont été recalés ? « *Ce que je peux dire, c'est que ça découle d'une belle rencontre* », résume le principal intéressé, qui est entré en contact avec Gérald par le biais de Défis Ruraux et de Terre de Liens. Ces associations, dont l'une des missions est d'aider les néo-ruraux dépourvus de terres et de réseau, lui ont indiqué le chemin de la ferme Hérault. Éric s'y rend en février 2012. « *En fait, j'ai attendu des mois et des mois avant de franchir le pas, car le bonhomme n'avait pas la réputation d'être commode. Et puis ça me semblait très gonflé de démarcher un gars qui est une figure locale, dont la famille est solidement établie dans la région* [une rue d'Octeville porte même le nom d'un des cousins Adam, ancien maire de la ville]. *Il n'avait a priori pas d'intérêt à s'embarasser d'un parfait inconnu. Mais j'ai bien fait de pousser la porte de l'exploitation au lieu d'être découragé par ces aspects intimidants ou par de vagues "on-dit". Car une fois les présentations faites, on s'est vite sentis en phase tous les deux.* »

SCÈNE 4 : UN SIÈCLE DE SOUVENIRS

Du haut de son 1,90 mètre, avec son timbre de baryton, Gérald en impose lorsqu'il évolue sur son clos-masure, dont il connaît les moindres recoins. Cet ensemble de bâtiments agricoles dispersés à l'intérieur d'un vaste carré matérialisé par un talus d'arbres de haute taille, est typique de cette région normande depuis la Renaissance. Ici bat le cœur de l'exploitation. À l'intérieur se dressent un ancien cellier, une ancienne étable [Gérald a cessé d'élever des bovins dans les années 1990], une grange où sont entreposées des machines et stockées les céréales, un pigeonnier, une cour enherbée, une mare bordée d'arbres fruitiers... et une imposante maison de maître dont les parties les plus anciennes remontent à 1490. Silex et pierre de Caen confèrent un charme noir et blanc à cette habitation centrale, occupée par la famille Adam depuis trois générations. *« J'y suis né, et ma mère s'y est éteinte quand j'avais 3 semaines »*, précise Gérald. Ses champs glissent du clos-masure en pente douce, puis remontent à perte de vue.

Le « dernier Adam » confesse son amour des vieilles pierres et son attachement viscéral à l'ensemble. Il n'a pas d'enfant. L'héritage familial et les souvenirs de plusieurs vies pèsent lourd dans la balance quand il parle de transmission. *« J'ai fait de mon mieux pour maintenir l'exploitation, mais je n'ai pas transpiré pour l'avoir. C'est mon grand-père qui a acheté le clos en 1910. Il était agriculteur, mais aussi homme d'affaires et boursicotier bien introduit dans les milieux financiers du Havre. Il flambait un peu. Mon père a ensuite pris le relais. Lui était un homme simple, un bon paysan, qui m'a transmis la passion du métier. Il est mort trop tôt, à mes 16 ans et demi. »* La femme de Gérald, Élisabeth, entretient, elle aussi, *« un rapport très charnel »* avec la propriété. Pour l'heure, le couple compte conserver la résidence principale, mais s'agissant des champs et des bâtiments agricoles, ils sont prêts à passer la main. À condition que ce soit pour quelqu'un qui en vaille la peine.

SCÈNE 5 : NUÉE DE CORBEAUX

Sortant du clos-masure, Gérald plante ses bottes et son regard dans ses champs. Il confirme que ces terres, qui s'étalent loin devant, ont mis plus d'un quidam en appétit. *« Vu que j'ai 66 ans, et qu'on n'a pas d'enfant, un paquet de gens étaient intéressés, forcément. »* Quand des surfaces se libèrent par ici, c'est la curée, mieux vaut se précipiter pour éviter qu'un autre remporte le morceau. À force de recevoir les visites *« de routine »* ou *« de courtoisie »* des agriculteurs voisins, Gérald a retenu le refrain : *« Alors c'est quand que tu prends ta retraite ? »* Ça fait huit ans qu'on lui pose la question. Quand il évoque le ballet des repreneurs potentiels à qui il a eu affaire, on jurerait entendre voler une nuée de corbeaux. La mer qui mugit à quelques kilomètres ne vient pas lécher jusqu'ici, mais il a croisé *« des requins prêts à dépenser des folies pour quelques hectares de plus »*. Avec le temps, ils ont compris que c'était peine perdue. Gérald est coriace : il a toujours refusé par principe que son exploitation de cinquante hectares – dont dix-huit qu'il possède en propre – parte à l'agrandissement. *« Je ne veux pas vendre aux gros. Ça me déchirerait, je me sentirais comme mort. Ces champs-là comptent à mes yeux, ils condensent le travail de toute une vie, j'y ai investi une fortune, beaucoup d'efforts. Si ça tombait dans l'escarcelle d'un exploitant disposant de cent cinquante hectares ou plus, ce ne serait plus qu'une goutte... parmi tant d'autres. »*

SCÈNE 6 : LE GARDIEN D'UNE AGRICULTURE FAMILIALE

Le *« vieux briscard »* – ainsi se définit Gérald – a un petit côté gardien du temple. Indépendant, il plaide pour le maintien d'une agriculture à visage humain. Suivre le mouvement de dislocation des fermes familiales qui a fait chuter le nombre de paysans ? Très peu pour lui. En Seine-Maritime, comme partout en France, le nombre d'exploitations de plus de cent hectares va croissant, et les ensembles de trois cents

ou quatre cents hectares ne sont plus l'exception. « *Il y a eu des regroupements d'exploitations et une dépopulation rurale terrible en quelques décennies ! À Octeville, en 1965, on était encore quatre-vingts à exercer. Aujourd'hui, on n'est plus que treize.* » Il constate que « *la campagne devient un désert complet* », et ça le met en rogne. Après toute une carrière en agriculture conventionnelle, Gérard s'est mis au non labour il y a dix ans, puis au bio il y a trois ans : « *C'était pour ne pas mourir idiot, mais aussi une manière de fermer ma porte à certains.* » Pour finalement l'ouvrir à Éric.

SCÈNE 7 : RÊVE D'ADO

Éric Boemare franchit le seuil de sa maison, située dans une zone pavillonnaire propre et sans cachet de Montivilliers, à dix minutes en voiture d'Octeville et de la ferme Hérault. Quand il ne gîte pas sur un bateau, Éric est un citoyen pur sucre. Père ingénieur, mère employée dans l'administration de l'Éducation nationale, épouse chimiste, beau-père expert-comptable... Sauf qu'entre cinq et dix-sept ans, il a grandi sur une exploitation, sa mère ayant vécu en couple avec un cultivateur de tabac du Poitou. Ses souvenirs de « *bras rouges* », ses « *difficultés à respirer à cause des pesticides* » lui font dire aujourd'hui que « *l'agriculture conventionnelle, c'est vraiment dangereux* ». Et même pas productif : « *L'ancien compagnon de ma mère avait toujours des problèmes d'argent.* » Malgré tout, il s'est juré, enfant, que lui aussi deviendrait pay-san. Une véritable passion, détonateur d'une splendide fronde d'adolescent : « *En quatrième, je suis entré en rébellion, j'ai annoncé à ma mère que je ne travaillerais plus à l'école tant qu'elle n'accepterait pas que je devienne fermier. Finalement, j'ai craqué le premier, au bout d'un an. J'ai redoublé, puis poursuivi mon cursus jusqu'en maîtrise de physique à Caen, en passant un an à Birmingham. Je suis devenu ingénieur mécanicien, et capitaine de marine marchande.* »

SCÈNE 8 : LA PASSION INTACTE DU CAPITAINE

Reste que, même lorsque l'appel du large le comble – il se rappelle avec fierté être devenu le premier « officier fusée », chargé du convoyage d'Ariane vers la Guyane –, Éric rêve toujours d'agriculture : « *Dès que j'étais à terre, je travaillais bénévolement sur des exploitations.* » Aujourd'hui père de trois petites filles – entre six ans et quatre mois –, il aurait pu se ranger et travailler sur un porte-conteneurs. Mais non, sitôt licencié de sa dernière compagnie maritime, « *au terme d'un pénible pourrissement, un lent déclin qui a duré cinq ans* », il décide que c'est le moment ou jamais d'assouvir sa passion : « *J'ai suivi une formation agricole à Yvetot, refusé une douzaine d'offres d'emploi dans ma branche et travaillé en stage sur une exploitation bio à Saint-Aubin-Routot où j'ai énormément appris pendant un an.* »

Gérald aurait-il vu en Éric un alter ego ? Possible, car le tempérament entier et l'obstination d'Éric rappellent les accents de son aîné quand il s'emporte contre l'urbanisation excessive et l'artificialisation des terres agricoles : « *Avant il y avait plus de trente maraîchers à Montivilliers, aujourd'hui il n'en reste plus qu'un... À côté de ça, il y a un gros supermarché Auchan, qui sera bientôt une zone fantôme, parce qu'il est bâti sur un terrain inondable. C'étaient des terres agricoles parfaites.* »

SCÈNE 9 : CONFIDENCES À L'HEURE DU THÉ

Outre une approche similaire des enjeux liés au futur du monde paysan, c'est l'ensemble du personnage qui semble avoir tapé dans l'œil de Gérald... et d'Élisabeth : « *Oui, parce qu'un repreneur, ça se choisit à deux* », rappelle madame Adam en servant le thé dans la salle à manger du clos-masure. Elle a légitimement voix au chapitre : « *J'étais comptable aux Assedic, mais ça ne m'a pas empêché d'être une partenaire plutôt efficace quand il s'agissait de planter les patates ou de piloter le*

camion américain. Même maintenant, malgré mes problèmes de santé [Élisabeth est atteinte d'une maladie orpheline qui s'est déclarée sur le tard], c'est toujours moi qui m'occupe des papiers ! Ose dire le contraire ! » lance-t-elle en taquinant son homme. Gérald en convient volontiers. Et si le profil « non paysan » d'Éric n'a jamais été un problème, c'est aussi que lui-même a « *épousé une fille qui n'était pas de la campagne, ce qui ne se faisait pas trop à l'époque* », se remémore-t-il, en rappelant quelques souvenirs amusants : « *On s'est rencontrés dans les années 1970, à l'époque où la mode était de porter des vêtements très cintrés. J'étais un peu mieux taillé qu'aujourd'hui, alors le copain qui m'a présenté à Élisabeth m'avait décrit comme quelqu'un de si costaud que ça faisait des huit entre les boutons de ma chemise.* » Quand le sujet de la transmission revient sur la table, Élisabeth confie que Gérald a été échaudé par un partenariat conflictuel avec un neveu à qui il avait envisagé de céder l'exploitation : « *Ça a capoté il y a deux ans. La faute à qui ? Sans doute un peu aux deux. Quoi qu'il en soit, ça n'a malheureusement pas collé entre eux.* » La peur de ne pas trouver de repreneur commençait à tarauder le couple. « *Mais quand Éric est venu nous voir, ça a fait tilt* », assure Élisabeth.

SCÈNE 10 : DU BIO OU RIEN

Gérald n'est pas du genre à se répandre en flatteries, il traîne même une réputation de dur en affaires, mais son air satisfait en dit long. Et il finit par lâcher une batterie de remarques élogieuses : « *Ça ne me pèse pas de travailler avec Éric, qui correspond aux critères que je m'étais fixés : ouvert, volontaire, courageux, avide d'apprendre et ayant le respect du vieux. Il a déjà une certaine expérience du métier et, grâce à sa carrière sur les bateaux, il est très affuté en mécanique. C'est un plus, car je ne change pas de tracteur ni de matos tous les ans.* » Par-dessus le marché, Éric a de l'appétit pour le bio.

« C'est une clé majeure du contrat, précise Gérald. Celui qui prendra ma suite devra s'engager à faire du bio, et si un jour l'envie lui vient de changer de cap, il devra partir. C'est le deal. On le stipulera noir sur blanc dans le bail. »

Encore un point qui n'a pas manqué d'étonner certains confrères agriculteurs, pourtant habitués à voir en Gérald une sorte de phénomène qui ne fait rien comme tout le monde : *« Les Cauchois sont parfois sceptiques face aux changements. Et sur la question du bio, je veux bien leur donner raison. Oui, c'est s'emmerder la vie de passer au bio à seulement trois ans de la retraite, pile le temps qu'il faut pour obtenir le label AB. Ça me coûte en investissements et en efforts, tout ça pour qu'un autre en profite après moi, le logo vert clé en main ! Mais ça pimente mes dernières saisons. Bien que je ne sois pas plus malin qu'un autre, c'est une agriculture qui me fait du bien intellectuelle-ment, ça aide à rester jeune ! Surtout, je m'assure ainsi que mes terres seront bien traitées, qu'elles resteront belles et fertiles, même quand je ne serai plus là pour m'en occuper. »*

SCÈNE 11 : DU GRAIN À MOUDRE

Quand les deux hommes arpentent le domaine, côte à côte, leur complicité se passe de tapes dans le dos. Ils se vouvoient toujours. Non pas que Gérald veuille tenir Éric à distance : *« C'est un "vous" de respect, j'ai été éduqué comme ça »*, s'excuse-t-il presque. En revanche, le « nous » ou le « on » vont bon train sur l'exploitation. *« Ensemble on cherche, on expérimente, on teste, on vient de mettre au point du matériel... Là-bas, nous allons essayer de faire pousser du maïs au milieu de trèfles blancs, et ici nous avons planté de la luzerne pour enrichir la terre : c'est de l'azote naturel, bien moins coûteux qu'un engrais chimique, et nous le vendons à un centre équestre dans un second temps car c'est un bon complément pour l'alimentation des chevaux... »* Le tandem fourmille de projets. En ce moment même, il nourrit celui de transformer sur place du

blé, du seigle et de l'épeautre pour en faire de la farine bio. C'est un créneau prometteur : Éric en a eu l'idée, Gérald est « *très partant* ». C'est le genre de plus-value qu'il a envie de développer avant de prendre sa retraite. À l'intérieur de la grange, leurs silhouettes se penchent au-dessus d'appareils électriques : Éric fait pour la première fois la démonstration des machines à moudre qu'il vient de « *bidouiller* ». Gérald réfléchit tout haut aux potentiels débouchés : il a déjà sondé le marché local, et il pense qu'une grande surface toute proche sera intéressée.

SCÈNE 12 : LE SENS DES PRIORITÉS

Gérald récuse toute relation de type « prof à élève » et préfère parler de partenariat, même si Éric reste novice dans certains domaines : « *J'essaie de lui inculquer le sens des priorités. Mon expérience peut lui éviter de perdre du temps. En contrepartie, il apporte ici une certaine fraîcheur, car il a pas mal d'idées.* » Éric détecte de temps à autre des lueurs d'admiration dans le regard de Gérald – entre autres quand il a « *traficoté le système de triage des grains* » ou « *optimisé le round-ballage du foin¹* ». Et il passe volontiers du temps à repeindre les machines qui ont besoin d'un petit coup de neuf. Un beau rouge vif par ci, un bleu lumineux par là : « *C'est une façon de valoriser son travail et le mien. Je veux que notre exploitation soit belle à regarder. Que personne ne puisse se dire : "ils ne labourent pas et font du bio, c'est des bouseux".* »

Leur complémentarité se retrouve aussi dans leurs lectures, très pointues. L'aîné a digéré les auteurs sud-américains spécialistes de l'agriculture de conservation. Le benjamin a dévoré les ouvrages de référence anglo-saxons sur la permaculture². Tous deux ont dégusté les travaux de Lydia et Claude Bourguignon, deux agronomes français qui ont très tôt appelé à changer de techniques agricoles pour endiguer la dégradation et l'érosion des sols agricoles.